

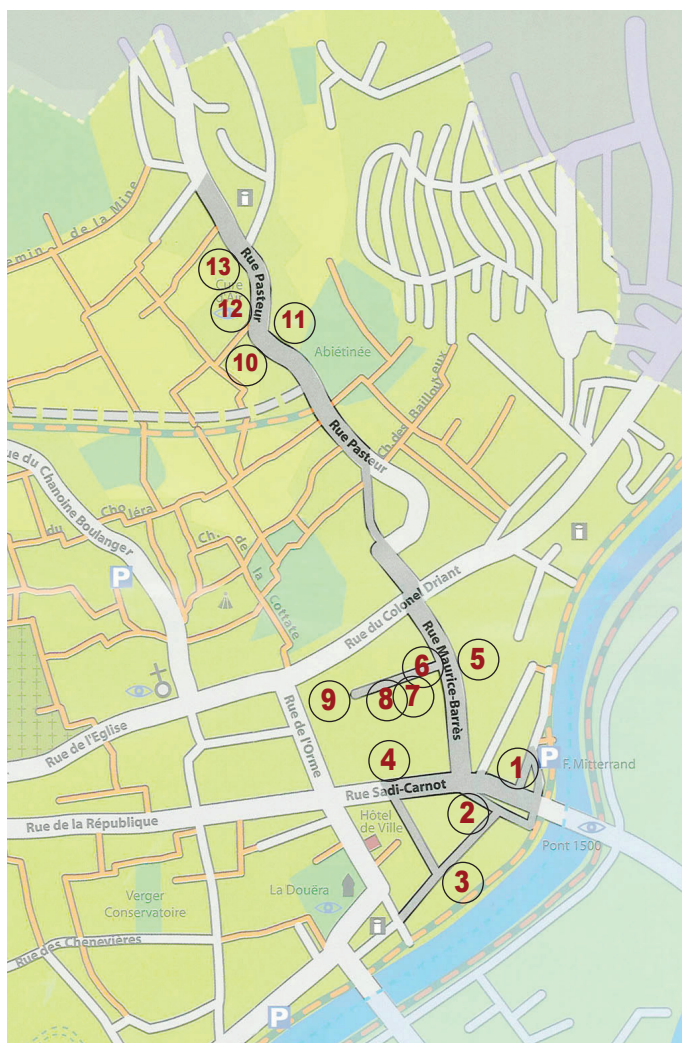


Architectures le long du Chemin stratégique à Malzéville

les itinéraires du
CAUE

Conseil d'Architecture d'Urbanisme et de l'Environnement de Meurthe-et-Moselle

Itinéraire proposé



Commune située à l'est de Nancy, Malzéville fut très appréciée comme lieu de villégiature, dès le XVIIIème siècle, par les familles aristocratiques du secteur. Plusieurs châteaux ou autres belles demeures furent bâties autour de cette époque (9).

A la fin du XIXème siècle et au début du XXème, nous devons imaginer le coteau malzévillois très peu construit et couvert de vignes. C'est ce qui explique la présence de maisons vigneronnes, mais aussi l'installation de l'institut Jacquemin (5).

Début 1900, les nancéens, se préoccupant de leur santé, recherchent le grand air. Là encore, le coteau de Malzéville saura attirer, chaque dimanche, des centaines de personnes, mais aussi le talent d'un architecte et d'un ingénieur, concepteurs d'un bâtiment très original du style de l'Ecole de Nancy : la Cure d'Air Trianon (12).

La rue Maurice Barrès se continue par la rue Pasteur. En tant que principal accès au plateau de Malzéville, cet axe fut un chemin stratégique emprunté par de nombreux militaires et bordé d'une multitude de cafés. Au cours du XXème siècle, des maisons individuelles se sont bâties le long de cette voie. De beaux exemples de l'architecture nancéenne des années 1920-1930 se regroupent de préférence en bas, autour de la rue Maurice Barrès, tandis que l'itinéraire proposé s'attarde, en haut de la rue Pasteur, sur des exemples de la seconde moitié du XXème siècle et même du début du XXIème (10, 11 et 13).

Etiré entre 1750 et 2006, cet itinéraire fait la part belle à l'architecture moderne des années 1950-1960, grâce notamment à deux bâtiments signés de l'architecte Dominique LOUIS (4 et 13).

1 La salle des fêtes Jericho



Construite en 1929, la salle des fêtes s'inscrit dans le mouvement architectural du moment. Si la façade cherche à se dépouiller d'un système d'ornementation qui prévalait jusqu'alors, elle conserve toutefois le bas relief en pointe de pignon, illustrant l'art du spectacle dans un style art déco. Sa composition symétrique la renvoie à des standards plus classiques, mais surtout à la typologie des bâtiments culturels ou institutionnels de l'entre-deux-guerres.

Le projet de coloration, mené par le CAUE, visait à sortir cette étroite façade de l'anonymat du front bâti dans lequel elle s'inscrit. Représentant un bâtiment municipal et un lieu de rencontre pour les habitants, il apparaissait important qu'elle se distingue des façades d'habitation voisines.

2 Le site d'ELIS



Si le paysage "industriel" du site d'ELIS ne présente pas d'intérêt architectural en soi, cette zone méritait qu'on s'y arrête brièvement pour évoquer les questions du renouvellement urbain. Autrefois occupé par les lavandières qui profitaient de la proximité de la Meurthe, le site a ensuite été investi par l'entreprise ELIS, spécialisée elle aussi dans le nettoyage textile. A proximité immédiate du centre de Malzéville, mais également à deux pas de Nancy, ce site est d'une grande importance pour la commune. Celle-ci réfléchit d'ores et déjà au devenir de cette grande parcelle urbaine, lorsque l'entreprise aura déménagé en périphérie, faute de place au centre-ville.

3 Les cités de l'avenue Thiers

Construite en 1927, cette trentaine de logements sociaux accueillait les ouvriers de l'entreprise ELIS voisine. Malgré un souci évident d'économie, le concepteur a recherché une diversité pour chacune des maisons. Les hauteurs de façades, les formes et sens de toitures, ainsi que certains éléments de façades varient d'une maison à l'autre. Les logements sont répartis en trois groupes : du n°6 au n°12, du n°16 au n°44 et du n°50 au n°64. Le plus important, celui du milieu, est composé selon un axe de symétrie vertical traversant le n°30. Cette symétrie est peu visible, du fait de l'absence de perception frontale de la rue. Ces petites maisons créent un véritable front de rue, dont l'unité et la richesse de composition contribue à un paysage urbain de qualité.



4 La pharmacie



Ci-dessus : façade-rue actuelle.

Ci-contre : façade d'origine, avec la loggia en haut à droite, malheureusement fermée aujourd'hui.



C'est autour de 1950 que Mme CAZADE, jeune pharmacien, décide de confier à Dominique LOUIS, la conception d'un nouveau bâtiment pour la pharmacie qu'elle reprend.

A l'instar de nombreuses autres réalisations de cet architecte, cette construction utilise la technique de l'ossature métallique, innovante pour l'époque. Le système de poteaux et de poutres nécessite un remplissage en façade, pour fermer le bâtiment. L'architecte y suspend des plaques préfabriquées de poudre de marbre aggloméré au plâtre, dont on peut apprécier l'excellent vieillissement. La façade, non porteuse, est animée par le rythme qu'imposent les poteaux métalliques. La composition de façade est enrichie par les percements horizontaux qui cherchent à s'affranchir de la rigueur verticale de la trame constructive. Le traitement du rez-de-chaussée cherche également à atténuer la verticalité de la structure. Des panneaux pleins ont fait l'objet d'un travail de l'artiste J. VARCOLIER sur la représentation de simples (plantes utilisées en pharmacie).

5 La fondation Jacquemin



Vue du pavillon à l'arrière

Après 1870, Georges JACQUEMIN, chimiste, achète la maison de vigneron, sise au n°22 de la rue Maurice Barrès. Située au milieu des vignes, ce disciple de PASTEUR développe des ferments pour bières, vins et autres aliments à conserver. En 1894, il construit une extension à sa maison, qui lui servira de laboratoire. G. JACQUEMIN fait fortune rapidement et en 1902, en même temps que son mariage, il décide de se faire construire une villa autour de son laboratoire, ainsi qu'un véritable institut pour son activité. Au début des années 1970, l'ensemble est voué à la destruction, pour laisser place à une opération de promotion immobilière. Le hasard ou la chance font que des particuliers se portent acquéreurs de ces bâtiments et les sauvent de la destruction, tout en leur offrant une nouvelle vie.

Edifiée en 1903, la Fondation JACQUEMIN se compose d'un bâtiment, à la façade imposante, sur la rue. S'inspirant des usines en brique, construites en Angleterre au XIXème siècle, la façade est de composition classique, symétrique. A l'arrière, une cour sépare le bâtiment sur rue d'un autre corps, plus bas, s'étendant vers le terrain autrefois cultivé pour les besoins de l'institut. Un petit groupe de personnes a acheté la fondation et l'a transformée en lofts.

5_b La villa Jacquemin



Reprenant, entre autre, l'utilisation ponctuelle de la brique, la villa que fait édifier G. JAQUEMIN s'accorde, sur le plan stylistique, avec la fondation. Construite entre 1902 et 1905, l'architecture d'inspiration victorienne n'a rien d'innovant, à l'heure où s'érigaient les plus beaux exemples de l'Ecole de Nancy. Si l'Art nouveau local n'a pas su s'imposer dans l'architecture, il s'est néanmoins introduit dans certains éléments comme des vitraux de GOVILLER (le maître verrier malzévillois, sous-traitant de GRÜBER) ou encore un ouvrage en bois très original signé MICHAUD en 1905. A l'éclectisme de cette maison, le commanditaire a ajouté la concurrence, en demandant à ce que la tour abritant l'escalier, soit altimétriquement plus haute que celle de la Douëra ! Au décès de la veuve JACQUEMIN en 1953, succèdera le partage de la propriété entre les deux filles. L'une héritera de la maison vigneronne et de l'important terrain situé à l'arrière, l'autre du laboratoire et de la villa. Cette période peu respectueuse de l'architecture du début de siècle aura contribué aux dégradations, que tentent de réparer, depuis 1974 les nouveaux propriétaires de cette curieuse maison.

6 L'avenue du Château



Au cours des années 1920, le propriétaire du château décide de céder une partie de son jardin pour créer un lotissement. Le projet est confié à l'architecte Albert MICHAUD, ami et futur associé d'André LURÇAT. Contrairement à ce dernier, qui de la capitale s'engage entier dans l'avant-garde du Mouvement Moderne, MICHAUD conçoit ici une architecture plus nuancée, néanmoins caractéristique des années 1920-1930. Le lotissement se développe autour d'une voie sans issue, reprenant l'emplacement d'une allée existante, ainsi que la place hexagonale du parc du château. D'ailleurs, du moins pour les plus anciens, les platanes du milieu de la rue datent de cette époque. Ce qui interpelle aujourd'hui à la vue d'un tel lotissement, c'est sa capacité à avoir créé un véritable morceau de ville dans la ville, dont l'intégration urbaine, la diversité architecturale, mais aussi la mixité sociale est d'une qualité rarement atteinte dans nos lotissements actuels.

7 Les HBM de l'avenue du Château (n°11 et n°13)



A l'instar du lotissement lui-même, ces maisons en bande font écho aux réflexions actuelles sur les nouveaux modes d'habiter, moins consommateurs de terrain.

Elles ont été construites dans le cadre des HBM (habitations à bon marché) et MICHAUT introduit un vocabulaire architectural moderne pour ces constructions aux volumes traditionnels.

8 Le n°15 avenue du Château



Plus cossue que les HBM voisines, cette maison s'implante en retrait de la rue sur un terrain plus vaste.

Contrairement aux constructions traditionnelles, le volume s'étire en longueur et se couvre d'une large toiture à quatre pans, débordant généreusement au-dessus des murs. Les fenêtres prennent également de la largeur, en référence à la fenêtre en bandeau chère au Mouvement Moderne.

Caractéristique du style art déco, l'ornementation de la façade s'appuie exclusivement sur des éléments d'architecture, un bandeau de chaînage, une tablette de fenêtre, un auvent... traités géométriquement.

9 Le Château



Edifié autour de 1750 par le Comte d'Hoffelize, le château fut conçu par Richard MIOUE, architecte du Duc de Lorraine, puis de Marie-Antoinette à Versailles. De style classique, le corps principal s'élève sur trois niveaux en façade découpés en cinq travées, au milieu desquelles se logent naturellement les portes d'entrée. Le dernier niveau, percé de fenêtres plus petites, prépare au couronnement de l'édifice. Étroit et haut, ce volume est couvert d'une toiture pavillon en ardoise. L'entrée du château se faisant autrefois de la rue l'Orme, la façade visible de l'avenue du château constituait l'arrière de la résidence, ouvert sur le parc. Le portail visible de la placette clôturait autrefois le jardin situé à l'arrière de l'hôtel de ville de Nancy, avant la création de la rue Pierre Fourier. Il a été mis en place récemment par les actuels propriétaires. Deux tableaux de Jean-Baptiste CLAUDOT, peints à la fin du XVIII^{ème} siècle, représentent le château dans son contexte urbain et paysager de l'époque.

10 Le n°61 rue Pasteur



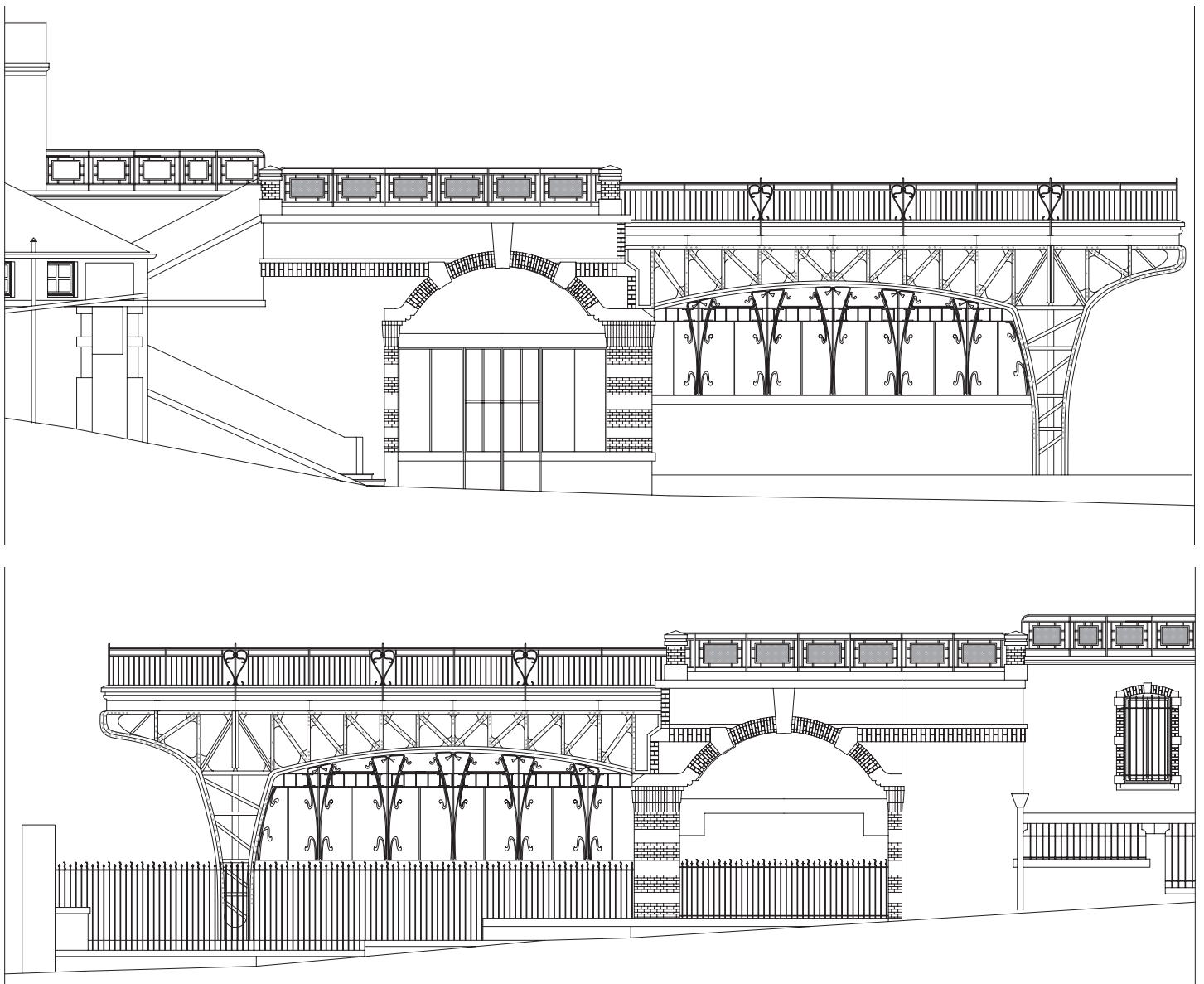
Quoique d'un style quelque peu tardif au regard de son année de construction — 1948 —, cette maison démontre une certaine intelligence architecturale développée autour de deux thèmes principaux : la pente du terrain et la vue vers la vallée. Conçu par l'architecte Ferdinand PIERRON, le bâtiment se cale en limite parcellaire, libérant ainsi le maximum de jardin du côté ensoleillé. Sur la façade-rue, à droite, l'ensemble lucarne – terrasse – jardin d'hiver – garage représente une masse, en escalier vers la rue, ancrant l'édifice en haut de la parcelle. Plus sobre et plus léger, le bâtiment s'ouvre par des fenêtres d'angle vers la vue.

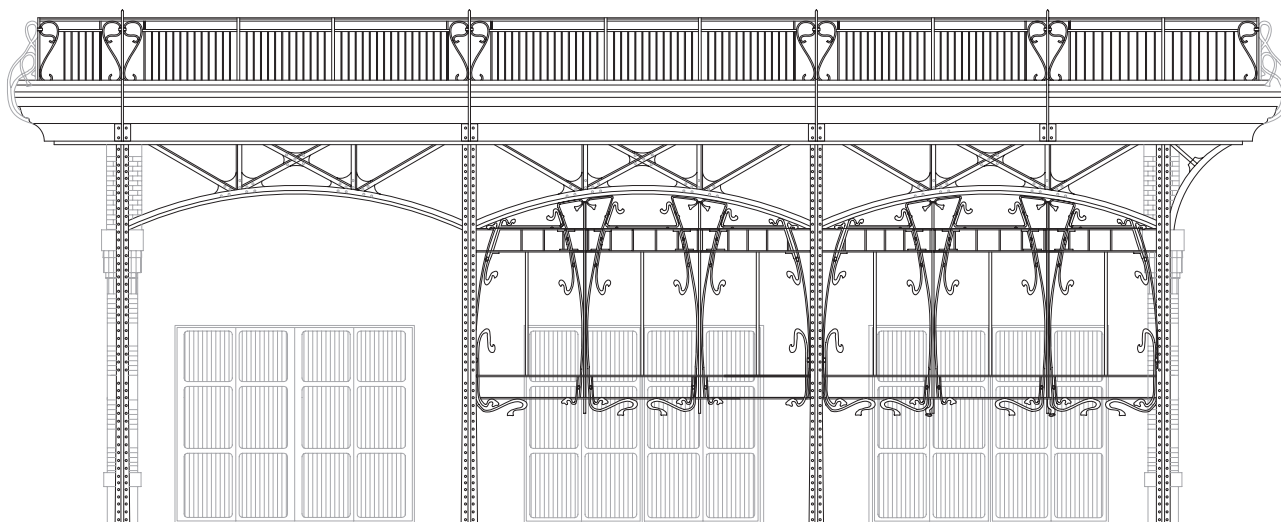
11 Le n°96 rue Pasteur



La maison de l'architecte Merouane HANAFI représente un bel exemple de maison contemporaine du XXI^{ème} siècle. Créée dans un lotissement en 2006, la maison recherche à la fois lumière naturelle et intimité, tout en offrant au nord, à la rue, une façade pignon, quasiment borgne, extrêmement travaillée. Implantée juste en face de la Cure d'Air Trianon, cette façade utilise la courbe de la toiture et le dessin de la cheminée pour faire un clin d'œil à l'architecture de l'Ecole de Nancy. Mais cette maison se veut également un trait d'union entre les occupants « nancéiens » et leurs origines méditerranéennes : en témoignent la couleur rouge du pignon ou le patio autour duquel la maison s'organise.

12 Le n°75 rue Pasteur : la Cure d'Air Trianon



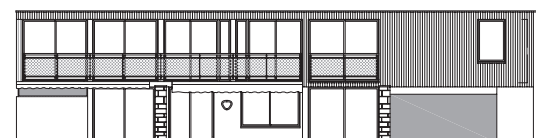


Réalisée en 1902, la Cure d'Air Trianon s'implante le long du "chemin stratégique" menant au plateau, très peu construit au début du XXème siècle. Bénéficiant d'une superbe vue sur la vallée de la Meurthe, l'ensemble parc et brasserie développe ses arguments commerciaux autour de la qualité de l'air de cette « station » perchée à 300 m d'altitude. Le propriétaire du Grand café du Point central de Nancy, L. ROYER, commande à Georges BIET, architecte, une brasserie, succursale estivale de son établissement. L'architecte s'associe à Frédéric SCHERTZER, ingénieur d'une entreprise de constructions métalliques, pour concevoir cet édifice audacieux. La structure de ce bâtiment est sans doute un remarquable mélange entre la technique de l'ingénieur et la sensibilité de l'architecte — deux qualités que réunira plus tard en un seul homme Jean PROUVE, que ce bâtiment n'a pu laisser insensible. Quatre demi-portiques métalliques longitudinaux, appuyés contre un massif maçonné, supportent des solives en encorbellement, sur lesquelles le plancher de l'étage profite d'une surface encore plus importante que celle de la salle de restaurant. Véritable belvédère, la terrasse était autrefois abritée par un vélum.

Une autre particularité de cette brasserie provient des vitraux qui fermaient autrefois les parois entre l'ossature métallique. Il s'agissait de verrières publicitaires, réalisées par Henri BERGE et vantant, en plus de l'eau et du lait, principalement des marques d'alcools.

A l'exception de la graineterie conçue par les GUTTON, neveu architecte et oncle polytechnicien, à l'angle de la rue Saint-Jean et de la rue Bénit à Nancy, la brasserie de la Cure d'Air Trianon est l'un des rares projets métalliques de l'Ecole de Nancy, contrairement à d'autres mouvements 1900 en France et à l'étranger.

13 Le n°89 rue Pasteur



Ce serait vers 1952 que Dominique LOUIS (4) aurait conçu cette petite maison pour un directeur de banque. Très caractéristique des maisons de cet architecte, l'habitation s'organise dans un volume très simple : un parallépipède suspendu sur un rez-de-chaussée abritant autrefois des pièces annexes. Très peu profonde, la maison s'ouvre presque entièrement sur le jardin du côté du soleil par de larges baies. En référence au paquebot, image souvent reprise par les architectes du Mouvement moderne, un balcon file le long de l'étage comme le pont d'un bateau. Clin d'œil marin : le garde-corps était autrefois réalisé avec de la corde. Dans les années 1970, une extension a été réalisée. Conçue par l'architecte Jean-Marie HEISSER, le volume a été allongé et entièrement rebardé pour conserver l'unité générale. Curieusement, cette extension quasiment imperceptible a redonné à la maison d'origine des proportions plus proches de celles d'autres projets de Dominique LOUIS.

Document réalisé par le CAUE 54 - Texte et photos : C. RUTH,
Relevés et photos : A. FUCHS et M. BOUATTOR.

REMERCIEMENTS à Alain COLOTTE et à tous les propriétaires pour leur aimable et parfois savante collaboration.